

DESJARDINS, GASTON. *L'Arrière-boutique de l'histoire, méditations d'un vieux professeur*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Fabrique d'histoire », 2024, 245 p. ISBN 978-7663-0517-9

Philippe Dubé

Volume 23, 2025

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1121741ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1121741ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dubé, P. (2025). Compte rendu de [DESJARDINS, GASTON. *L'Arrière-boutique de l'histoire, méditations d'un vieux professeur*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Fabrique d'histoire », 2024, 245 p. ISBN 978-7663-0517-9]. *Rabaska*, 23, 305–307. <https://doi.org/10.7202/1121741ar>

nomme hasard et qui nous enseigne que l'amour est un état dont la quête et l'accomplissement sont une entreprise aventureuse, mais qui, *in fine*, comblent toutes les espérances.

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

DESJARDINS, GASTON. *L'Arrière-boutique de l'histoire, méditations d'un vieux professeur*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Fabrique d'histoire », 2024, 245 p. ISBN 978-7663-0517-9.

Salut, Docteur *es tempus fugit*. Il y a des livres qui, comme celui-là, nous happent, nous avalent tout rond parce qu'ils parlent en notre nom, portent notre voix avec ses éraillures et nous ramènent à soi, comme l'image-reflet d'un miroir. Quel bonheur de pouvoir se lire en quelque sorte, sans jamais avoir eu à écrire une seule ligne, ni même d'avoir fait l'effort de rassembler nos idées pour les disposer, comme un jeu, en un tout cohérent autour d'un thème unique qui, par son seul sujet, l'histoire, nous dévoile toute la richesse de sa pluralité. C'est en effet l'histoire qui nous rassemble, celle qu'on nous enseigne, celle qu'on rejette, celle qui fait écho aux voix anciennes et profondes, celle des ruines et des vieux papiers et même celle des interdits.

Dans son dernier livre, Gaston Desjardins, professeur d'histoire (UQAR) à la retraite, en a long à raconter sur le sujet depuis son enfance, les errements de son adolescence, les questionnements de sa vie adulte, ses propres enseignements, ses malaises, son inconfort et sa crainte surtout de se prendre un jour trop au sérieux. Ici, l'auteur se fait le plus souvent philosophe sans aucune fatuité, simplement pour le plaisir d'interroger toutes les certitudes qui sont venues baliser le parcours de sa vie et sur lesquelles il se pose encore et toujours des questions persistantes : Qu'est-ce que l'histoire ? Pourquoi l'enseigner ? Comment l'université se fait-elle le cénacle de celle-ci ? Est-ce que la vie, la mort et l'art de raconter sont si intimement liés, qui sait ?

En sept chapitres, comme autant de jours dans la semaine, il égrène son passé pour mieux comprendre la raison d'être de tout ceci, notamment le fatras des conventions qui régulent le flot continu des récits historiens qui s'entrecroisent, s'entrechoquent. Tous en quête de vérité pourtant insaisissable et, somme toute, dérisoire parce que passée, appartenant définitivement à un autre temps qui ne reviendra jamais. Dans ce livre puissant, l'auteur souffle sans cesse sur le feu pour mieux éclairer les parts d'ombre de cette discipline – et son genre littéraire à la fois, oral ou écrit – tout en considérant toutefois que les fantômes sont des alliés, les anges gardiens de notre devenir, tant personnel que collectif.

Ici, il risque un : « Si la vie est une fable, il se peut bien que l'histoire le soit aussi ». À travers les pages, il ne cesse de tout bousculer, de tourner chacune des pierres rencontrées sur son chemin pour tenter de comprendre quand, comment, pourquoi, avec qui et pour qui, cette agitation autour de l'histoire serait nécessaire. Il ose frapper à la porte de son destin pour savoir qui loge dans cette demeure qu'il a habitée et ce qui se cache au juste dans « l'arrière-boutique de l'histoire ». La sienne évidemment, mêlée à celle des autres. Et il le fait avec grâce, style et un brin d'humour, ce qui semble plutôt judicieux pour qui veut faire sortir le vrai de son chez-soi.

Les amateurs de philosophie de l'histoire trouveront matière dans le bloc central de l'ouvrage où l'histoire-science est invitée à témoigner au procès qu'il lui impose en tant que juge de première instance en posant la question qui tue : « La lourdeur des méthodes et des pratiques est-elle vraiment un gage de crédibilité et de vérité ? ». C'est dans cette tranche de son récit qu'il livre le fond de sa pensée qui n'a rien de péremptoire, encore moins de définitif, mais l'interrogatoire est costaud. Il questionne, sans filet et en honnête homme, la place laissée aux marges floues de l'histoire qui, comme discipline, tente souvent de recadrer son récit en discours pompeux et autoritaire. Dans son plaidoyer, il affirme que « l'histoire est l'odyssée du vivant » puisque « le passé est présent dans nos attachements, dans notre appartenance, dans nos façons d'être et de faire ; dans nos liens avec les autres, avec les lieux, les êtres et les choses ».

C'est cette part du réel qu'il tente de saisir, de nommer, d'inscrire dans le champ historique, qui est rarement prise en compte. Surtout pas par l'université qui la considère le plus souvent comme négligeable et insignifiante pour l'édification d'un récit interprétatif du temps passé. « L'histoire, tranche-t-il, n'appartient ni aux historiens, ni aux idéologues, ni à l'état civil. L'âme du monde n'est à personne, ses épines, ses fruits, ses fleurs sont à tout le monde ».

La conception de l'histoire de Gaston Desjardins est large et généreuse, elle embrasse le sensible et les émotions qui viennent avec, car elles racontent des pans entiers de nos vies jusqu'ici oubliés, abandonnés, sans jamais être colligés par les capteurs du temps que sont les historiens. Il y a une part de magie dans la vie qui leur échappe aussi totalement, en passant sous le radar de leur méthodique consignation. Comment pouvoir changer de telles habitudes de travail, sinon mettre fin à cette façon rigide, trop restrictive de fabriquer l'histoire. Et de conclure en dissident bien assumé : « L'histoire qui se veut créative n'a d'autre choix que de bousculer l'ordre des choses, de contredire, de s'ériger en contre-pouvoir : bref, d'être subversive. »

L'épilogue de l'ouvrage, une somme réflexive qui demeure essentielle à toute personne pour qui le passé est toujours présent et constitue en partie le futur parce qu'il en fera durablement partie, se termine par un éloge de la

paresse, du farniente, comme pour donner justement au temps un semblant d'arrêt. Question aussi de jouir pleinement des minutes qui n'ont de cesse de filer entre nos doigts, sous nos pieds et à travers nos cheveux, s'ils nous en restent encore.

PHILIPPE DUBÉ

Professeur retraité, Université Laval

GUÉRARD, FRANÇOIS. *Fils de conquérants. Chanter le Saguenay–Lac-Saint-Jean avant 1960*. Chicoutimi, Éditions Saguenayensia, 2023, 114 p. ISBN 978-2-921889-18-6.

La plus belle scène sur la capacité de l'imaginaire à transformer le réel, je l'ai rencontrée dans *Les Brûlés* (Bernard Devlin, ONF, 1959, d'après *Nuages sur les brûlés* d'Hervé Biron, 1948), et elle se représente continûment à mon esprit à la manière d'un ver, non point d'oreille, mais psychique. L'action se déroule en Abitibi au temps de la colonisation des années trente de l'autre siècle. Découragé par le sinistre spectacle d'un paysage défiguré par les souches et les roches, Antoine fait part à son ami de toujours, Ernest, de sa décision irrévocable de partir : « J'en ai soupé de la colonisation », lui avoue-t-il, et aucun argument ne le fera revenir sur sa résolution. Informé du projet qui fera d'Antoine un déserteur, Latulipe, rôle endossé par Félix Leclerc, lui demande d'écrire une lettre à sa « blonde », prétextant : « Je sais pas écrire ». Sous la dictée de Latulipe, Antoine transcrit : « C'est une belle place par *icitte*, pis les récoltes seront bonnes ». Le scripteur se rebute devant un mensonge aussi énorme, puis se ravise : « Si c'est pour y conter des romances, laisse-moi faire ». Au milieu des terres ravagées, Antoine peint alors le tableau idyllique d'une colonie riche et florissante au point, qu'en cours de rédaction, il en vient à se convaincre de rester et de participer à cette épopée paysanne naissante. Mais c'est la fin de la scène qui dévoile la stratégie de Latulipe pour amener Antoine à changer d'idée, quand Ernest lui dit : « Merci, Latulipe ! » Ce dernier feint de s'étonner : « Pourquoi ? » Réponse d'Ernest : « Moi, je sais que tu sais écrire. »

Un pays, une province, un village ne se fondent, ne se développent ni ne prospèrent uniquement pour des raisons économiques, car ils disparaîtraient dès lors que cette motivation cesserait d'exister. C'est le triste sort des villes fantômes. Il leur faut un moteur autant affectif qu'imaginaire, un projet qui dépasse chaque individu et les cimente dans une œuvre collective : participer à une aventure commune qui grandira chacun et le rendra fier d'y avoir pris part de sorte qu'il puisse dire : « J'ai contribué à cette histoire ! J'y étais ! »

Le Saguenay–Lac-Saint-Jean ne s'est pas épanoui autrement. Dès sa mention dans les récits de Jacques Cartier qui constituent l'acte de naissance